

Le poing et le pinceau

Hormis quelques belles exceptions, pourquoi les soulèvements populaires ont-ils toujours davantage inspiré les poètes (puis les cinéastes) que les artistes ? Réponse plébéienne.

Gérard Fromanger
Album *Le Rouge*, 1968

Oubliez les plébiscites, imaginez plutôt une «plébifugue»... Oui, imaginez que le peuple ne joue plus le jeu, ne vote plus, ne participe plus, n'obéisse plus, et qu'il quitte la ville comme un seul homme, pour aller voir ailleurs s'il y est, et si la vie n'y serait pas plus douce, laissant lois et dirigeants sans personne à qui imposer leur ordre. Chômage technique pour les gouvernants, vacances intégrales pour les gouvernés. La chose a pourtant eu lieu, pas en rêve mais sous l'Empire romain, attestée par ses historiens, qui la comparent à une grève totale : en 494 avant notre ère, les plébéiens romains, prolétaires et esclaves, désertent l'auguste capitale et se retirent en masse sur la colline voisine de l'Aventin, où ils commencent à organiser une survie autonome. Le récit le plus lyrique de ce curieux événement est dû à un conservateur du début du XIX^e siècle, Ballanche, ami de Chateaubriand et grand latiniste. Cette *Première Sécession de la plèbe* vient d'être rééditée, très opportunément, par un petit éditeur breton. Le peuple largue les amarres et devient un sujet collectif : «Vivre seulement, vivre sa pauvre vie comme l'animal stupide ! Non ! Non !», lui fait dire ainsi Ballanche, en 1829, dans *la Revue de Paris*. Quelques mois avant les journées de feu de juillet 1830, quelques années avant la révolution de 1848, à peine quatre décennies avant la grande sédition parisienne de la Commune – la plume de Ballanche a des allures de prophétie.

Peindre la Révolution en révolutionnant la peinture

Étrangement, poètes et historiens sont plus à l'aise avec un pareil scénario, aux confins de l'utopie vivante et de la mémoire effacée, que les artistes eux-mêmes. Lesquels préfèrent les batailles aux révolutions et, s'il le faut vraiment, le petit peuple des rues à sa sécession incroyable. La trop fameuse *Liberté guidant le peuple* de Delacroix relève davantage de l'incarnation et de l'effigie – celle de la Nation ou de la Révolution – que de la sécession collective. Et le XIX^e siècle fut moins riche en peintres de la sédition qu'en artistes orientalistes ou académiques. Ces derniers (Motte, Vernet, Gérôme...), avec leur grand style pompier, racontaient les couronnements et les guerres épiques plus que les soulèvements populaires. C'est justement contre eux que la Commune de Paris

monte son comité d'artistes, réunis autour de Courbet dès le 14 avril 1871 : de Signac à Daumier, voilà des artistes qui ont peint la Révolution avant de révolutionner la peinture. Mais le fait reste rare, comme si l'artiste, ce bourgeois transgressif ou ce transgresseur embourgeoisé, peinait à envisager un peuple seul en scène, maître de son destin – que l'imagerie populaire, la chanson ouvrière ou le cinéma militant, eux, font surgir plus facilement. Car si les philosophes qui s'improvisent commissaires font ici exception, tel Georges Didi-Huberman avec son exposition «Soulèvements» (au Jeu de paume fin 2016), l'art contemporain montre la même réticence : les photos géniales de Martin Parr font du peuple un objet plus qu'un sujet, les installations mémorielles de Christian Boltanski traitent l'absence plus que la présence, et les manifestants surgis des chaos de Thomas Hirschhorn ont, malgré tout, un côté gadget. Peut-être qu'une fois sur l'Aventin, la plèbe pourra enfin donner sa forme propre à l'art, et l'art se réinventer plébéien. Pas demain la veille, en somme.



À LIRE

Première Sécession de la plèbe

par Pierre Simon Ballanche
préface de Jacques Rancière
éd. Pontcerq • 152 p. • 12 €